

Doit-on bannir le téléphone portable de nos écoles?

L'usage des téléphones cellulaires ou « portables » a augmenté à un point tel qu'il est désormais rare d'avoir des élèves qui n'en possèdent pas. Pour bon nombre d'enseignants, ce phénomène pose plusieurs problèmes dans la salle de classe. Le plagiat, la messagerie texte (SMS) et la vidéo caméra ne sont que quelques exemples auxquels les enseignants souhaiteraient des solutions radicales. Parmi celles-ci, la plus simple et certainement la moins coûteuse consiste à bannir les portables de nos salles de classe et de nos écoles. Mais est-ce vraiment la meilleure chose à faire devant ce phénomène omniprésent chez nos élèves? À notre avis, cette mesure irait en quelque sorte à l'encontre du besoin intrinsèque de l'école de suivre tout courant technologique. De bannir le téléphone cellulaire sans considérer la polyvalence de cet outil est un pas dans la mauvaise direction. C'est pourquoi il faut considérer d'une part le potentiel technologique de cet appareil, d'autre part la dimension organisationnelle de l'outil et, enfin, la dimension environnementale offerte par le portable.

Premièrement, interdire la présence du cellulaire à l'école priverait les élèves d'un outil de travail dont les capacités techniques et pédagogiques sont multiples. On a tendance à vouloir étiqueter à tort le portable comme une source de distraction nuisible à l'apprentissage. Or, les cellulaires qui sont maintenant à notre disposition sont capables de prouesses technologiques qu'on ne peut ignorer, ce que beaucoup de nos élèves ont déjà saisi, et ce, bien malgré leurs enseignants. En fait, les multiples logiciels et l'accès aux ressources innombrables qu'offre Internet font en sorte que ce petit ordinateur de poche peut rendre de précieux services à l'enseignement et aux apprentissages. Souvent, la pénurie d'ordinateurs fait en sorte que les enseignants limitent leur enseignement à la salle de classe. Avec l'accès à Internet en permanence (Wi-Fi), le cellulaire permet au même titre que l'ordinateur d'avoir accès, de la salle de classe, aux différentes ressources, pages Web, encyclopédies, etc. Donc, malgré les différents problèmes tels que le plagiat relié à la présence du cellulaire en salle de classe, nous pensons qu'il faut éviter de soustraire l'usage de ce dernier et de saisir le potentiel pédagogique du portable et chercher à mieux l'intégrer à nos différents programmes pédagogiques tout en éduquant les élèves au potentiel de cet outil de travail.

Deuxièmement, que ce soit au travail, à la maison ou dans nos autres activités quotidiennes, le téléphone portable possède également de nombreuses capacités d'organisation et de planification que l'on pourrait mettre au service de l'école. L'usage de l'agenda scolaire, par exemple, est de moins en moins courant dans nos écoles. Plusieurs établissements n'ont en fait aucun agenda à offrir aux élèves, car ils sont trop coûteux à produire et souvent peu utilisés par les élèves. En 2007, au Canada, environ 66,8% des

Canadiens possédaient un téléphone cellulaire. Par ailleurs, comme le démontrait un sondage réalisé en 2005 chez les jeunes Canadiens, ils sont de grands utilisateurs des télécommunications sans fil. En effet, cette étude affirmait que 6% des élèves de 4^e année possèdent un téléphone cellulaire et que, chez les élèves de 11^{ème} année, plus de 46% en avait un. Que ce soit pour les dates de remise de travaux, d'examens et les congés scolaires, les élèves qui possèdent un cellulaire ont en leur possession un agenda électronique de loin supérieur à son ancêtre-papier. Plutôt que de supprimer le droit des élèves aux téléphones portables parce qu'ils interfèrent parfois avec le travail des enseignants, nous croyons que les enseignants pourraient encourager l'usage pratique de ce dernier en l'exploitant au même titre qu'ils ont, pendant des années, encouragé l'usage de l'agenda traditionnel. Sans nier les efforts d'adaptation des enseignants, des élèves et les différents problèmes relatifs à la transition entre l'agenda papier et l'agenda électronique, il nous paraît évident que l'école ferait un pas dans la mauvaise direction en supprimant l'utilisation des téléphones portables. C'est pourquoi il faut à tout prix « se rallier à cette technologie » plutôt que la « combattre ».

Troisièmement, dans un contexte où l'environnement occupe une place importante dans le discours sur l'engagement environnemental, l'école ne peut rejeter du revers de la main une technologie qui lui offre de réduire sa consommation de papier. La majorité des écoles et des conseils scolaires en tant qu'organisation publique vont de l'avant dans leur engagement social avec des programmes de recyclage dans leurs établissements afin de protéger l'environnement. Néanmoins, malgré les courriels et les sites Web où l'on peut accéder à la majeure partie des informations et documentations scolaires que l'on imprimait autrefois, tous *sont* d'avis que trop de papier demeure en circulation et ce, tant les enseignants que les élèves. Si, par exemple, on encourageait les élèves à se servir de leur portable pour prendre des notes, les photographier ou les enregistrer, les enseignants diminueraient considérablement le nombre de photocopies. Quant aux élèves, ils pourraient plus facilement avoir accès à leurs notes en tout temps et sans les perdre aussi facilement que celles imprimées. En somme, il est de notre avis que bannir le cellulaire de nos écoles, bien que les raisons invoquées par les enseignants semblent légitimes, constituerait un recul des milieux de l'éducation face à une technologie qui pourrait servir davantage la cause environnementale que lui nuire.

Pour conclure, la plupart des acteurs de l'éducation s'entendent pour dire que les cellulaires sont dérangeants et inutiles à l'école, et que trop souvent ils nuisent aux apprentissages de l'élève. Bon nombre d'entre eux sont donc pessimistes quant au potentiel du portable en salle de classe. Néanmoins, lorsque l'on s'arrête aux avantages évidents, tant sur le plan pédagogique, sur le plan pratique, que sur le plan environnemental du cellulaire à l'école, on réalise que le potentiel de ces appareils est méconnu, voire largement sous-estimé, par les enseignants et même les élèves. En somme, comme nous l'avons clairement illustré, l'interdiction du téléphone cellulaire ne semble qu'une solution temporaire aux problèmes décriés

par les enseignants à l'égard de son utilisation. Il ne faut donc pas éliminer sans juste mesure un outil qui
65 pourrait s'avérer la prochaine panacée de l'éducation.

La violence est un phénomène propre au XX^e siècle, telle est l'impression qui pourrait ressortir de
l'abondance des discours et des écrits. Surgie de la société de grande consommation et des frustrations
qu'elle a engendrées, elle s'étendrait avec son corollaire, la peur. Avec le XX^e siècle seraient nés les plaisirs
de la violence gratuite, symbolisés au début des années 70 par le film *Orange Mécanique*, les attentats, les
70 attaques nocturnes pour quelques francs, les enfants assassinés, et les violences contre les biens. Le XX^e
siècle, période de violence, trouverait son symbole avec New- York, sommet de cette pyramide d'horreur.
Un monstre urbain où dix millions de verrous et de portes blindées claquent dès quatre heures de l'après-
midi, New-York au métro sanglant, aux poignards de Harlem; New- York fascinant de violence.

Peut-on donner à ces peurs un fondement scientifique? (...) En additionnant les attaques à main
armée, les actes de terrorisme, les vols de sacs à main, les viols - sortis du silence - sans doute peut-on
momentanément soutenir que la violence a augmenté depuis dix ans ou vingt-cinq ans ... Mais en
examinant une plus longue période - un siècle et plus - on constate que la violence a diminué. Les rues de
Paris sont, de jour comme de nuit, beaucoup plus sûres qu'au début du siècle. Sur les routes, on redoute
plus les collisions que les rencontres de brigands. L'examen statistique montre également que la peur, la
80 psychose de la violence apparaît et disparaît à intervalles irréguliers, sans rapport avec la courbe de la
violence.

La caractéristique de la violence ne résiderait-elle donc pas davantage dans la perception sans
précédent qu'a chacun au XX^e des phénomènes de violence? Par le développement des moyens
d'information, les images de violence sont devenues proches, repoussoir ou modèle. Toute violence
85 individuelle est désormais publique grâce à l'extraordinaire prolifération des moyens d'information. Connue,
commentée, imaginée, la violence est perçue comme intolérable. Mais plus que jamais, elle fascine. Ceux
qui, états ou individus, la dénoncent le plus fort, ne proposent contre elle qu'un recours: une autre violence.
Sans même la comprendre, si cela se peut, ils veulent faire cesser la violence, qu'ils croient voir partout, plus
fréquente, mais aussi plus terrible dans les formes que prend son expression. Une fois encore, la réalité les
90 contredit. La violence s'exprime aujourd'hui de façon moins cruelle que par le passé, où tortures et
mutilations accompagnaient couramment les actes de violence.

Le rappel du passé reste toutefois sans effet. La perception de la violence ne tient pas compte de la réalité historique de ce phénomène. Les membres arrachés, les yeux crevés du XVIIIe ne représentent rien. A partir du récit qu'on peut en lire, on n'imagine rien. Des attaques sans gravité dans les couloirs du métro, ou dans les parcs de stationnement, prennent, au contraire, chaque jour, une existence renouvelée pour tous ceux qui acceptent de se laisser gagner par la peur. Ainsi les images de la violence se développent-elles, reflets incertains de l'actualité, sans rapport avec la violence réelle, mais abusivement tenues pour la réalité elle-même.

100

Josyane Savigneau, *Le Monde, Dossiers et Documents*

LA VIOLENCE

La violence est un phénomène propre au XX^e siècle, telle est l'impression qui pourrait ressortir de l'abondance des discours et des écrits.

Surgie de la société de grande consommation et des frustrations qu'elle a engendrées, elle s'étendrait avec son corollaire, la peur. Avec le XX^e siècle seraient nés les plaisirs de la violence gratuite, symbolisés au début des années 70 par le film *Orange Mécanique*, les attentats, les attaques nocturnes pour quelques francs, les enfants assassinés, et les violences contre les biens. Le XX^e siècle, période de violence, trouverait son symbole avec New-York, sommet de cette pyramide d'horreur. Un monstre urbain où dix millions de verrous et de portes blindées claquent dès quatre heures de l'après-midi, New-York au métro sanglant, aux poignards de Harlem; New-York fascinant de violence.

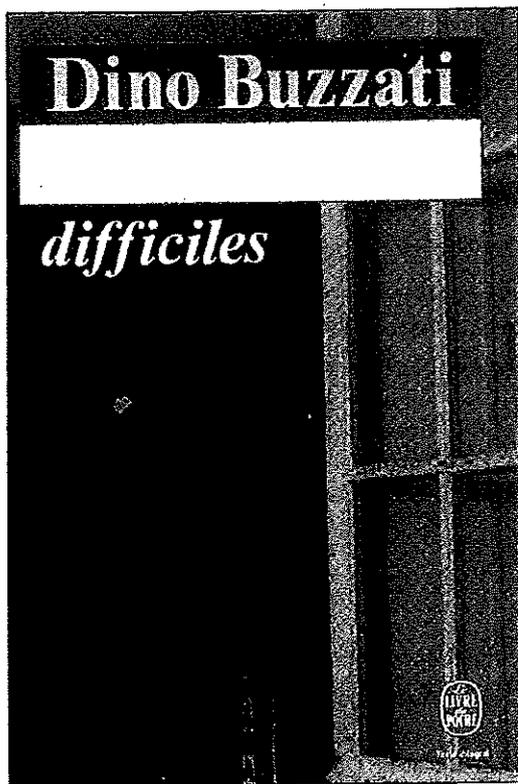
Peut-on donner à ces peurs un fondement scientifique? (...) En additionnant les attaques à main armée, les actes de terrorisme, les vols de sacs à main, les viols - sortis du silence - sans doute peut-on momentanément soutenir que la violence a augmenté depuis dix ans ou vingt-cinq ans ... Mais en examinant une plus longue période - un siècle et plus - on constate que la violence a diminué. Les rues de Paris sont, de jour comme de nuit, beaucoup plus sûres qu'au début du siècle. Sur les routes, on redoute plus les collisions que les rencontres de brigands. L'examen statistique montre également que la peur, la psychose de la violence apparaît et disparaît à intervalles irréguliers, sans rapport avec la courbe de la violence.

La caractéristique de la violence ne résiderait-elle donc pas davantage dans la perception sans précédent qu'a chacun au XX^e des phénomènes de violence? Par le développement des moyens d'information, les images de violence sont devenues proches, repoussoir ou modèle.

Toute violence individuelle est désormais publique grâce à l'extraordinaire prolifération des moyens d'information. Connue, commentée, imaginée, la violence est perçue comme intolérable. Mais plus que jamais, elle fascine. Ceux qui, états ou individus, la dénoncent le plus fort, ne proposent contre elle qu'un recours: une autre violence. Sans même la comprendre, si cela se peut, ils veulent faire cesser la violence, qu'ils croient voir partout, plus fréquente, mais aussi plus terrible dans les formes que prend son expression. Une fois encore, la réalité les contredit. La violence s'exprime aujourd'hui de façon moins cruelle que par le passé, où tortures et mutilations accompagnaient couramment les actes de violence.

Le rappel du passé reste toutefois sans effet. La perception de la violence ne tient pas compte
30 de la réalité historique de ce phénomène. Les membres arrachés, les yeux crevés du XVIIe ne
représentent rien. A partir du récit qu'on peut en lire, on n'imagine rien. Des attaques sans gravité
dans les couloirs du métro, ou dans les parcs de stationnement, prennent, au contraire, chaque jour,
une existence renouvelée pour tous ceux qui acceptent de se laisser gagner par la peur. Ainsi les
images de la violence se développent-elles, reflets incertains de l'actualité, sans rapport avec la
35 violence réelle, mais abusivement tenues pour la réalité elle-même.

Josyane Savigneau, *Le Monde, Dossiers et Documents*.



La croquette, sur le dessus, a la belle couleur de la viande dorée à point. Le bord est tout émaillé d'une substance gris argent qui pourrait bien être du foie gras. Et puis il y a ces bouclettes de beurre.

Je me lève. Ce matin je n'ai pas la force de travailler. Il pleut. Les vitres sont emperlées. Je me lève et je marche. Inquiet, nerveux. Où aller ?

Je marche de long en large. Je suis vieux. J'entends le bruit de mes pas rapides mais de vieux, autrefois mes pas étaient différents. Mes pas ? Ceux de tous étaient différents. Plus jeunes, plus sûrs d'eux-mêmes, plus beaux. Mais ensuite est venue la guerre.

Le corridor. Heureusement la maison est grande. Très grande. Le couloir est long. Pour me distraire, je marche d'un bout à l'autre du long corridor, les maisons d'aujourd'hui n'ont pas de corridors semblables, si riches de possibilités latérales. et pour cela mystérieux.

Des voix. Je m'arrête. Une porte fermée, mais les voix, de l'autre côté, s'entendent distinctement. Mes trois petits-fils. Je les reconnais.

« Non, non, elle était parfaite. » La voix de Marco. « Sûr qu'il la mangera. »

— Mais c'est l'heure qui n'allait pas. Il aurait mieux valu attendre », dit Edoardo, je l'identifie facilement.

Le rire de Roméo, si précoce: « Onze heures ou dix heures du matin, grand-père est si gourmand. Il ne résistera pas, je vous le dis. »

Edoardo: « Quelle barbe. Nous ne nous en débarrasserons donc jamais ? »

Marco: « Et hier soir à table, tu l'as vu manger ? A vomir. Moi, son râtelier me rend cinglé. »

Bref silence. Puis Edoardo, riant sous cape: « Tu guéirais. Il y a la croquette. »

Marco: « on est sûr qu'elle marchera ? »

Edoardo (d'une voix basse, lourde de sous-entendus): « Cyanure. Sa Majesté Cyanure. »

Roméo: « Allons, pépé, sois gentil, avale ! »

Marc: « Et crève ! »

L'éclat de rire des trois, à travers la porte, se répand dans le corridor en se répercutant contre les murs du corridor, tout le long du corridor où je suis en train d'écouter.

Ici la lumière du jour n'arrive pas directement. Mais un reflet gris fer, presque rien, une pénombre de fer.

Je pense: comme les chiens ? Tu ne sers plus à rien, n'est-ce pas ? me dis-je. Tu es une charge. Ta présence est désormais superflue. Et pénible. Esthétiquement insupportable avec tes rides, ton cou plissé, ce sourire plein de désir.

Marco: « Et s'il ne la mange pas ? »

Edoardo: « Il la mangera, il la mangera. Il est pire qu'un enfant. »

Roméo: rire contenu.

Dans le corridor, je fais un pas en arrière. Deux pas en arrière. Trois. Je me replie dans mon petit bureau, dans ma chambre.

Vous n'avez plus besoin de moi, n'est-ce pas ? Vous êtes sûrs de vous-mêmes ? L'avenir vous a ouvert les portes ? C'était beau la jeunesse, non ? La peau fraîche, le sourire frais, l'estomac qui n'existe pas, le foie qui n'existe pas. Qu'est-ce qu'il fiche ici le petit vieux ? Qu'est-ce qu'il veut encore ? Il n'a pas honte ?

Ils sont forts, énergiques, ils ne doutent de rien. En avant ! Cassons tout !

Au revoir, gamins, j'ai compris. Je m'en irai sans trop de bruit. Vous êtes charmants, vous ressemblez diablement à un type qui existait il y a très, très longtemps ; et qui avait mon prénom.

(Vous avez la chance de ne pas savoir. De ne rien soupçonner. Pauvres petits. Pas même le temps d'en rire. Dans un siècle ou dans un an ou dans un mois. Ou dans un jour. Ou dans une heure. Dans une minute, ou moins, vous serez exactement comme moi. Vieux. A la retraite. Ridés, bons pour la poubelle !)

Il ne pleut plus. Sur les vitres les gouttes ont été asséchées par le soleil, il n'en reste qu'une trace blanchâtre. Au-delà des vitres, les six fenêtres fatidiques, dans ces grises misères habite notre vie. Sonnez, sonnez, fanfares de la revanche !

Mais les fanfares sont muettes, il n'y aura pas de revanche, les fanfares n'ont jamais existé.

Je me rassieds à mon bureau. Stupide lumière des midis de fête. Le paquet. La croquette cuisinée. Chers petits-enfants, si intelligents qu'ils ne se rendent pas compte. Et peut-être même bons.

La croquette a sur sa surface supérieure la teinte de la viande de bœuf bien grillée. Le bord épais est tout émaillé d'une substance gris argent qui pourrait être du foie gras. Et puis, par-dessus, il y a ces bouclettes de beurre orné de festons noirs qui pourraient être du caviar. Croquette que m'offre la jeunesse, croquette de mort.

Adieu les amis. J'ai compris. Assis à mon bureau, à l'aide du coupe-papier de cuivre doré je commence à manger. Et à mourir, comme vous le désirez, chers gamins. Quelle charmante pensée dominicale pour grand-papa.

C'est bon, c'est bon !

Dino BUZZATI, *Les nuits difficiles*,

© Ed. Robert Laffont, *Le Livre de Poche*, 1972.

To

La Garden-Party

- Tchik, tchik, tchik ... , caquetait la cuisinière, ainsi qu'une poule excitée. Sadie! tenait sa main appliquée sur sa joue comme si elle avait eu mal aux dents. Hans' plissait son visage en faisant effort pour comprendre. Seul le garçon de chez Codber? paraissait jouir de la situation : le beau rôle du conteur était à lui.

5 - Qu'y a-t-il? Qu'est-il arrivé?

- Il Y a eu un accident épouvantable, dit la cuisinière. Un homme a été tué.

- Un homme tué! Où ? Comment? Quand ?

Mais le garçon de chez Godber n'allait pas se laisser rafler son histoire, comme ça, sous son nez.

- Vous connaissez ces petites maisonnettes, juste là-dessous, mademoiselle ?

10 Si elle les connaissait? Mais naturellement.

- Eh bien, y a un jeune homme qui demeure là, un nommé Scott, un charretier. Son cheval a fait un écart devant un tracteur automobile, ce matin, au coin de Hawke Street, et lui, il a été projeté, il est tombé sur la nuque. Tué net.

- Mort!

15 Laura regardait fixement le garçon de chez Godber.

- Mort quand on l'a relevé, dit le garçon de chez Godber, comme s'il savourait sa phrase. On emportait le corps chez eux, le moment que je venais ici.

Et il dit à la cuisinière:

- Il laisse une femme et cinq gosses.

20 - Josée, viens ici.

Laura saisit la manche de sa sœur et, traversant la cuisine, l'entraîna de l'autre côté de la porte capitonnée de serge verte. Là, elle s'arrêta et s'appuya au battant.

- Josée ! dit-elle avec horreur, comment allons-nous donc faire pour tout arrêter?

- Pour tout arrêter, Laura? cria Josée stupéfaite. Que veux-tu dire?

25 - Empêcher la *garden-party* bien entendu.

Pourquoi Josée faisait-elle semblant de ne pas comprendre? Mais Josée était encore plus stupéfaite qu'avant.

- Empêcher la *garden-party*? Ma chère Laura, ne sois pas si absurde. On ne peut pas faire des choses pareilles, cela va sans dire.

30 Personne n'attend cela de nous. Ne sois pas si extravagante .

Mais il n'est pas possible que nous donnions une *garden-party* quand un homme vient de mourir

Ta

juste à notre porte.

Idée vraiment extravagante que celle-là, puisque les *cottages* se trouvaient tout seuls dans une ruelle, au pied même d'une pente abrupte qui montait jusqu'à la maison. Une large route les en séparait.

35 Il est vrai qu'ils étaient beaucoup trop près. Ils gâchaient abominablement la vue et n'avaient, dans ce quartier-là, aucun droit à l'existence. C'étaient de mesquines? petites demeures peintes en brun chocolat.

Dans leurs jardinets, on ne voyait que des tiges de choux, des poules malades et des boîtes de conserves de tomates vides. Même la fumée qui sortait de leurs cheminées avait un air indigents.

40 C'étaient de petits lambeaux, des débris de fumée, si différents des grands panaches argentés qui se déroulaient au sortir des cheminées des Sheridan. Dans la ruelle habitaient des blanchisseuses, des ramoneurs et un homme dont la maison avait sa façade toute parsemée de minuscules cages d'oiseaux. Les enfants fourmillaient. Quand les Sheridan étaient petits, il leur était défendu de mettre le pied dans ce chemin à cause du langage odieux qu'on y entendait et des maladies qu'ils auraient
45 pu attraper. Mais, depuis qu'ils avaient grandi, Laura et Laurie? dans leurs escapades y passaient quelquefois. L'endroit était dégoûtant et sordide. Ils en sortaient avec un frisson. Mais cependant il fallait bien aller partout; il fallait tout voir. Donc ils y allaient.

- Pense un peu à l'effet que ferait le bruit de l'orchestre sur cette pauvre femme, dit Laura.

-Oh! Laura!

50 Josée commençait à être sérieusement agacée.

- Si tu te mets à empêcher un orchestre de jouer chaque fois qu'il arrive un accident à quelqu'un, tu mèneras une vie bien difficile. Je regrette cette catastrophe absolument comme toi. Je me sens tout

autant de sympathie.

55 Ses yeux devinrent durs. Elle regarda sa sœur tout à fait de l'air qu'elle avait quand elles étaient petites et qu'elles se battaient.

- Tu ne ressusciteras pas un ouvrier ivre par ta sentimentalité! dit- elle doucement.

- Ivre! Qui a dit qu'il était ivre?

Laura se retourna furieuse vers Josée. Elle dit, exactement comme elles en avaient eu coutume
60 dans ces moments-là:

- Je m'en vais tout droit le dire à maman.

- Vas-y, chérie, roucoula Josée.

- Maman, puis-je entrer dans ta chambre?

Laura tournait le gros bouton de verre de la porte.

65 - Certainement, ma petite. Quoi, qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qui t'a donné des couleurs pareilles?

Et madame Sheridan se détourna de sa table à coiffer. Elle essayait un chapeau neuf.

- Maman, un homme vient d'être tué, commença Laura.

- Pas dans le jardin, au moins? interrompit sa mère.

70 -Non, non!

- Oh ! quelle peur tu m'as faite!

Madame Sheridan poussa un soupir de délivrance, ôta le grand chapeau et le garda sur ses genoux.

- Mais écoute donc, maman, dit Laura.

75 Hors d'haleine, étouffant à moitié, elle raconta la terrible histoire.

- Nous ne pouvons pas donner notre fête, ça va sans dire, n'est-ce pas? dit-elle. Avec l'orchestre et tous les invités qui arriveront. On nous entendrait, maman; ce sont presque des voisins!

Au grand étonnement de Laura, sa mère fit exactement comme Josée; ce fut plus dur à supporter, parce qu'elle paraissait amusée et refusait de prendre Laura au sérieux.

80 - Mais, ma chère enfant, fais appel à ton bon sens. Ce n'est que par hasard que nous avons appris la chose. Si quelqu'un était mort là-bas d'une façon normale - et je ne peux pas comprendre comment ils arrivent à rester en vie dans ces petits trous sans air - nous ne renoncerions pas à donner notre fête, n'est-il pas vrai?

Laura fut obligée de répondre "oui", mais elle avait le sentiment que tout cela n'était pas juste.

85 Elle s'assit sur la chaise longue de sa mère et pinça le volant du coussin.

- Maman, est-ce que ce n'est pas cruellement indifférent de notre part? demanda-t-elle.

-Ma chérie!

Madame Sheridan se leva et vint à elle, le chapeau dans les mains. Avant que Laura eût pu l'arrêter, elle l'en avait prestement" coiffée.

90 - Mon enfant, dit-elle, ce chapeau t'appartient. Il est fait pour toi.

Pour moi, il est beaucoup trop jeune. Jamais tu n'as tant ressemblé à un charmant portrait. Regarde-toi donc!

Et elle lui tendit sa glace à main.

- Mais, maman ... recommença Laura.

95 Elle ne put pas se regarder; elle se détourna.

Cette fois, madame Sheridan perdit patience, tout comme avait fait Josée.

3
F
- Tu es en train de te rendre très ridicule, Laura, dit-elle froidement. Des gens comme ça ne s'attendent pas à des sacrifices de notre part. Et c'est un manque de sympathie que de gâter le plaisir de tout le monde, comme tu le fais en ce moment.

100 - Je ne comprends pas, dit Laura; et elle sortit vivement de la pièce et entra dans sa chambre à

coucher. Là, par un pur hasard, la première chose qu'elle vit fut l'image, dans le miroir, de cette charmante jeune fille, sous son chapeau noir orné de pâquerettes d'or et d'un long ruban de velours noir. Jamais elle n'avait imaginé qu'elle pouvait être aussi jolie. "Maman a-t-elle raison ?" pensa-t-elle. Maintenant, elle espérait que oui. "Ai-je des idées extravagantes ?" Peut-être en avait-elle. Un
105 bref instant, elle eut une autre vision de cette pauvre femme, de ces petits enfants, du corps qu'on apportait dans cette maison. Mais tout cela semblait confus, irréel, comme une gravure dans un journal. "Je m'en ressouviendrai quand la fête sera finie", décida-t-elle. Et cela lui parut, en quelque sorte, la meilleure solution.

A une heure et demie, le *lunch* était terminé. A deux heures et demie, ils étaient tous prêts au
110 combat. Les musiciens en habit vert étaient arrivés et s'étaient installés dans un coin du tennis.

- Ma chère! gazouilla Kitty Maitland, on dirait des grenouilles. Vous auriez dû les disposer autour du petit lac et mettre au milieu le chef d'orchestre sur une feuille!

Laurie arriva et, en allant s'habiller, interpella gaiement les jeunes filles. À sa vue, Laura se rappela l'accident. Elle voulut lui en parler. Si Laurie était de l'avis des autres, c'est que certainement tout
115 allait bien. Et elle le suivit dans le vestibule

- Laurie!

- Hallo!

Il était à mi-hauteur de l'escalier, mais en se retournant et en voyant Laura, il gonfla tout à coup ses joues et arrondit ses yeux pour la regarder.

120 - Ma parole, Laura! tu es vraiment épatante, dit-il. Voilà un chapeau absolument ébouriffant!

Laura dit faiblement: "C'est vrai? sourit à Laurie et, après tout, ne lui dit rien.

LA LOGEUSE

Billy Weaver arriva à Bath après avoir passé l'après-midi dans le train et changé d'omnibus à Reading. Il était près de neuf heures du soir et la lune se levait, escortée d'un essaim d'étoiles, au-dessus des maisons qui faisaient face à la gare. Mais le froid était vif et le vent armé de milliers de lames de rasoir.

5 « Excusez-moi, dit Billy, connaissez-vous un hôtel pas trop cher, dans le coin ?

- Allez voir La Cloche et le Dragon, répondit le contrôleur en désignant le bas de la route. Il y aura peut-être de la place. C'est à cinq cents mètres d'ici. »

10 Billy le remercia, reprit sa valise en main et se mit en route vers La Cloche et le Dragon. Il n'était jamais venu à Bath et n'y connaissait personne. Mais Greenslade, de la Maison Centrale de Londres, lui avait dit beau- coup de bien de cette ville. « Dès que vous serez casé, lui avait-il dit, allez vous présenter au directeur de la Succursale. »

15 Billy avait dix-sept ans. Il portait un pardessus bleu marine neuf, un chapeau mou marron neuf et un complet marron neuf. Il se sentait sûr de lui. D'un pas énergique, il descendit la rue. Depuis quelques jours, il s'efforçait de tout faire avec énergie, car il estimait que c'était l'énergie qui caractérisait avant tout un homme d'affaires digne de ce nom. Les gros patrons, à la Maison Centrale, ne cessaient jamais de se montrer remarquablement énergiques. Ils étaient stupéfiants.

20 La rue qu'il longeait ne comportait aucune boutique. Rien qu'une rangée de maisons assez hautes, de chaque côté. Ces maisons étaient toutes semblables. Leurs porches à colonnes, leurs portes où l'on accédait par trois ou quatre marches avaient fière allure et témoignaient d'un passé luxueux. Mais, malgré la nuit, Billy pouvait voir sans peine que la peinture s'écaillait sur les boiseries des portes et des fenêtres et que les façades, lézardées! à présent, pleuraient leur blancheur perdue.

25 Soudain, à la fenêtre d'un rez-de-chaussée brillamment éclairée par un réverbère, Billy aperçut un écriteau appuyé contre la vitre. Il lut : « CHAMBRES AVEC PETIT DÉJEUNER. » Un vase plein de beaux chrysanthèmes jaunes était posé juste sous l'écriteau. Intrigué, Billy s'approcha. Des rideaux de faux velours vert garnissaient la fenêtre, rehaussant l'éclat des chrysanthèmes. Billy se dressa pour fouiller du regard, à travers la vitre, l'intérieur de la pièce. Il vit d'abord un joyeux feu de cheminée. Devant l'âtre, sur le tapis, un petit basset allemand dormait, recroquevillé. La chambre elle-même, aussi loin qu'il pouvait la voir dans la pénombre, était meublée avec goût. Elle contenait entre autres un piano crapaud, un grand divan, des fauteuils rebondis et, dans un coin, un perroquet dans sa cage. « Des animaux dans un endroit pareil, c'est plutôt bon signe », se dit Billy.

Il se demanda aussi si cette demeure, d'aspect si rassurant, ne serait pas plus agréable que La Cloche et le Dragon. Certes, un hôtel promettait plus de distractions qu'une pension. Le soir, il y aurait de la

bière et des jeux. Et puis toutes sortes de gens à qui parler. Ce serait moins cher sans doute. Il lui était arrivé de passer deux nuits de suite dans un hôtel et il en gardait un bon souvenir. Par contre, il
35 savait peu de chose des pensions de famille et, pour être franc, l'idée d'y faire un séjour l'inquiétait un peu. Cela évoquait pour lui des images de choux aqueux¹, de logeuses rapaces¹, le tout flottant dans une pénétrante odeur de hareng fumé. Après avoir grelotté ainsi pendant deux ou trois minutes, Billy décida d'aller jeter un coup d'œil à La Cloche et le Dragon avant de prendre une décision. Il s'éloigna de la fenêtre.

40 Alors, il se passa une chose étrange. Car son regard ne put se détacher du petit écriteau qui répétait obstinément: CHAMBRES AVEC PETIT DÉJEUNER, CHAMBRES AVEC PETIT DÉJEUNER, CHAMBRES AVEC PETIT DÉJEUNER. Chacun de ces mots se transformait en un grand œil noir qui le fixait de singulière façon, l'empêchant impérieusement de quitter le petit rectangle de trottoir où il s'était arrêté. Comme hypnotisé, il fit quelques pas, puis il grimpa les quatre marches qui menaient
45 à la porte d'entrée.

Il leva le bras et appuya sur la sonnette. Dans quelque chambre lointaine, il l'entendit tinter. Et alors, immédiatement, - la chose ne pouvait être qu'immédiate puisqu'il n'avait même pas eu le temps de retirer son doigt du bouton de la sonnette -, la porte s'ouvrit comme par miracle et une femme fit son apparition.

50 D'habitude, quand on sonne à une porte, on doit attendre au moins une demi-minute avant que quelqu'un vienne ouvrir. Cette dame, elle, était là, jaillie comme un diable-dans-sa-boîte. C'était incroyable.

Elle pouvait avoir entre quarante-cinq et cinquante ans. Son sourire était encourageant et chaleureux.

55 « Entrez, je vous en prie », dit-elle d'une voix étonnamment aimable. Elle s'écarta pour le laisser passer. Et Billy se sentit avancer, poussé par une sorte de contrainte ou plutôt par l'invincible désir de pénétrer à l'intérieur de la maison.

« J'ai vu l'écriteau à la fenêtre, dit-il, se retenant d'avancer.

- Oui, je sais.

60 - Je cherchais une chambre.
- Elle vous attend, cher petit monsieur, dit la dame. »
Elle avait un visage rond et rose et des yeux d'un bleu très tendre. « J'allais à La Cloche et le Dragon, expliqua Billy, mais votre écriteau a retenu mon attention ...

65 - Mon cher enfant, dit la dame, pourquoi n'entrez-vous pas, par ce froid?

- Pour combien louez-vous ?

- Cinq shillings et six pence par nuit, petit déjeuner compris. »

Il crut avoir mal entendu. C'était donné. Cela représentait moins que la moitié de ce qu'il était disposé à payer.

70 « Si vous trouvez que c'est trop cher, reprit-elle, je pourrai peut-être vous faire un prix. Tenez-vous à avoir un œuf pour le petit déjeuner ? Les œufs sont chers en ce moment. Sans œuf, cela ne vous ferait que cinq shillings tout rond.

- D'accord pour cinq shillings six pence, dit Billy. J'aimerais bien rester ici.

- Je le savais. Entrez donc. »

75 Elle était d'une gentillesse à faire rêver. On aurait dit la mère du meilleur camarade de classe qui vous reçoit chez elle pour les vacances de Noël. Billy ôta son chapeau et franchit le seuil.

« Accrochez-le ici, dit-elle, et laissez-moi vous aider pour votre pardessus. »

Il n'y avait pas d'autres chapeaux ni d'autres pardessus dans l'entrée. Pas un parapluie, pas une canne. Rien.

80 « La maison entière est à nous deux », fit-elle en souriant. Puis elle lui montra le chemin vers les étages supérieurs. « Voyez-vous, je n'ai pas très souvent le plaisir de faire entrer un voyageur dans mon petit nid. »

« Elle radote un peu, la vieille fille », se dit Billy. Mais à ce prix, tout est pardonnable.

« J'aurais cru que vous étiez submergée de demandes, fit-il poliment.

85 - Mais je le suis, cher monsieur, je le suis, n'en doutez pas!

Seulement, pourquoi le cacher, je suis un tantinet difficile. Vous voyez bien ce que je veux dire ?

- Ah, oui...

90 - Mais je suis toujours prête à recevoir. Tout est toujours prêt, jour et nuit, dans cette maison, pour le cas de chance exceptionnelle où un jeune homme digne de ma confiance passerait par là. Et c'est un si grand plaisir, cher monsieur, d'ouvrir la porte et de découvrir quelqu'un de convenable! » Elle était à mi-hauteur de l'escalier. Une main sur la rampe, elle se pencha et lui sourit de ses lèvres pâles, en ajoutant : « Comme vous, monsieur ! » Et ses yeux bleus parcoururent lentement le corps de Billy, de la tête aux pieds, puis dans le sens inverse. Sur le palier du deuxième, elle dit :

« Cet étage est à moi. »

Ils grimpèrent au troisième : « Et celui-ci est à vous. Voici votre chambre. J'espère qu'elle vous plaira. »

Le Soir Mardi 3 décembre 2013

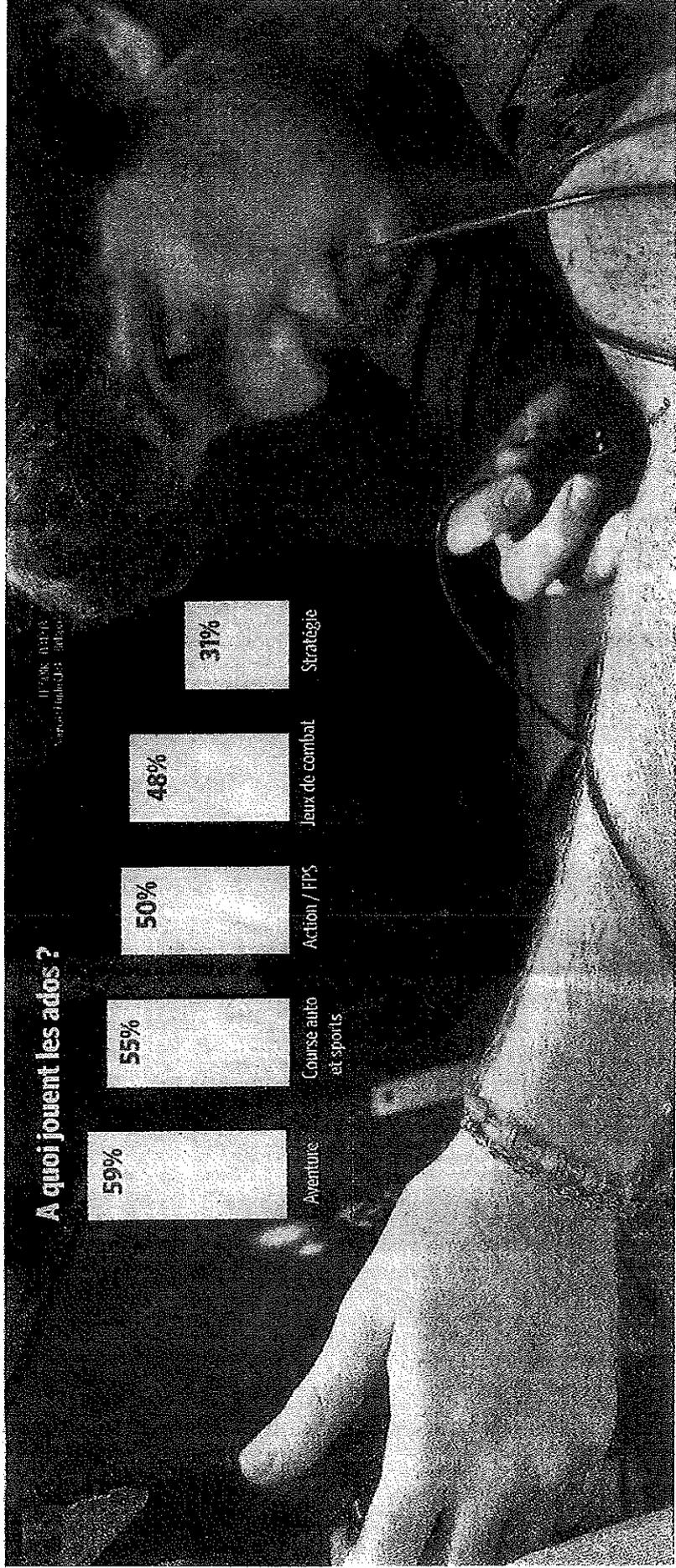
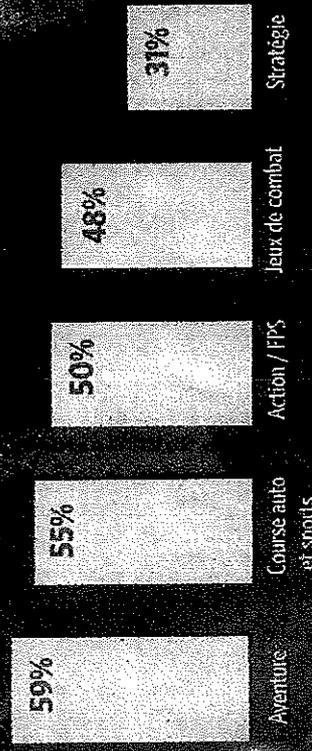
8 LABELGIQUE

Un ado sur dix est accro à l'internet

SANTÉ Une étude montre qu'ils dépassent les trois heures par jour, même en semaine

A quoi jouent les ados ?

IFOP dans
une enquête ados



- (T)chat, téléchargement, jeux en ligne et jeux d'argent en tête.
- Mille ados ont confié comment ils manipulent la souris.

Près d'un adolescent sur dix éprouve des difficultés à poser les balises de son usage d'internet et près d'un sur trente atteint déjà les niveaux maximums « d'usage abusif », selon des échelles construites par les chercheurs pour évaluer cette perte de contrôle, d'après l'étude Click, menée par les universités de Namur et de Leuven et commanditée par la recherche publique fédérale Belspo.

Cette enquête est fondée sur un questionnaire complété en face-à-face dans des écoles de tous réseaux, de type général ou technique, par plus de 1.000 adolescents d'âge moyen de 15 ans. 99 % des ados de cet âge ont internet à la maison et 80 % disposent de leur propre ordinateur. Un sur quatre seulement est obligé de surfer dans une pièce commune. Ils passent plus de douze heures par semaine en étant connectés, soit près de deux heures par jour. Le téléchargement de films et de musiques, ainsi que le (t)chat sont leurs activités les plus fréquentes, mais un sur trois visite des sites érotiques et un sur cinq achète sur internet. « *Cela, c'est ce qu'il confie. Mais même dans un questionnaire anonyme, ils ne vont pas dire nécessairement la vérité* », souligne un expert.

Deux tiers des ados consultés jouent, dont 57 % jouent parfois connectés ou non. Ceux qui jouent en ligne s'y consacrent en moyenne une heure et 7 minutes les jours d'école, mais quasi trois heures les jours de week-end ! Quatre sur dix essaient au moins un nouveau jeu chaque mois, un sur dix en essayant même au moins trois... Les jeux d'aventure décrochent la palme, avant ceux

d'action où le joueur est un tireur.

Les chercheurs ont utilisé une échelle d'internet compulsif fondée sur la fréquence et l'intensité de 14 indicateurs. Cette étude met en évidence que 9,5 % des jeunes utilisateurs d'internet en font déjà un usage compulsif. 3 % sont déjà classés dans les catégories les plus problématiques de cet usage.

« *Les utilisateurs compulsifs passent plus de trois heures par jour sur le Net, pour une utilisation d'une heure et demie pour les utilisateurs non compulsifs* », expliquent les chercheurs. Qui

détectent aussi des différences socio-économiques : on recrute 40 % de compulsifs chez les étudiants en filière technique pour 27 % dans la filière générale. Leurs parents sont moins souvent mariés (44 % au lieu de 60 %) et plus souvent divorcés (31 %). De même, les « compulsifs » sont plus souvent issus de familles monoparentales qu'élevés par leurs parents (6,4 % au lieu de 2,5 %). Par contre, aucune différence n'a été relevée quant à la présence de frères ou sœurs.

Mais est-ce que les parents peuvent y changer quelque chose ? Il semble que oui. Interrogés sur les règles d'emploi d'internet à la maison, les ados ont décrit des restrictions de nombre d'heures ou sur les contenus acceptés. Les ados les plus « surveillés » affichent moins d'usage compulsif d'internet que ceux qui peuvent surfer sur base « de règles vagues » peu établies par les parents. Un effet modérateur

que l'on voit également quand les chercheurs examinent les utilisateurs compulsifs de jeux ou de réseaux sociaux. « On peut supposer que les parents qui notent que leurs enfants passent vraiment beaucoup de temps sur internet mettent ensuite des règles. »

Cette recherche offre une photo du phénomène, à charge pour l'Etat fédéral et les régions d'en suite mettre en œuvre des dispositifs de prise en charge. Voire de tenter de contrôler l'offre. Certains chercheurs insistent sur les « pièges » tendus aux plus jeunes, comme ces récompenses miri-

figues dissimulées à l'intérieur de certains jeux d'aventure. Une étude a montré que 5% des joueurs de pokers en ligne étaient en fait des mineurs, alors que cette pratique est illégale.

Reste que tout usage intensif du Net n'est pas problématique : « Des gens ont des pulsions, peuvent perdre le contrôle, mais le rétablir rapidement. Toute recherche d'une échappatoire n'est pas une addiction », explique le professeur Joël Billieux. ■

FRÉDÉRIC SOUMOIS

Les activités des ados sur le Net

LE SOIR - 031213
Source: Etude Click - Belspo

	 Cinéma et musique	 Tchat	 E-mail	 Information	 Téléchargement	 Sites érotiques	 Achats en ligne
Plusieurs fois par jour	21,9%	19,7%	5,1%	5,1%	6,8%	2,6%	0,2%
Tous les jours	29,6%	22,8%	13,4%	18,1%	8,3%	3,0%	0,4%
4 - 5 jours par semaine	19,6%	13,3%	12,3%	16,1%	8,8%	2,9%	0,3%
2 - 3 jours par semaine	18,3%	20,2%	23,9%	35,0%	20,1%	8,8%	1,9%
1 jour par semaine ou moins	8,9%	14,1%	27,6%	22,0%	31,0%	11,5%	17,2%
Jamais	1,7%	9,9%	17,7%	3,6%	24,9%	71,3%	80,0%

« Ce n'est pas la durée seule qui importe »

ENTRETIEN

Joël Billieux enseigne psychologie clinique et psychopathologie à l'UCL.

Un ado sur trente affiche déjà un usage excessif. Inquiétant ?

Il faut prendre les chiffres des enquêtes disponibles avec une grande prudence. Cette étude affiche un biais lié à l'auto-déclaration : ce que les jeunes diront de leur comportement n'est pas nécessairement fidèle. Mais la grande critique des études épidémiologiques sur ces phénomènes est qu'elles nient le fait que l'« addiction à internet » est hétérogène et recoupe des activités fort différentes, par exemple jeu d'argent en ligne, jeux vidéo en ligne, cybersexe, réseaux sociaux... Ces activités, quand elles deviennent excessives, nécessitent des prises en charge tout à fait différentes.

Par exemple ?

Certains cas d'utilisation excessive s'apparentent effectivement

à des conduites addictives, se traduisant par une perte de contrôle, une obsession en lien avec l'activité incriminée, et des conséquences concrètes dans certaines sphères de la vie quotidienne. Cela s'observe fréquemment dans des activités comme les jeux en ligne massivement multijoueurs ou la consommation de cybersexe. C'est un comportement qui, quand il est aigu, peut demander une prise en charge similaire à celle de personnes alcooliques ou abusant d'autres substances psychoactives. Par contre, on peut aussi être face à un anxiété social, qui pratique une stratégie d'évitement en trouvant des contacts via l'écran. Un autre cas encore, c'est la personne dépressive à cause d'un événement de vie négatif dont l'usage de l'écran pourra ici être une stratégie pour oublier ses problèmes, les souvenirs liés à un traumatisme...

Les évaluations ne sont pas valables ?



Billieux : « Ne pas "pathologiser" la vie quotidienne. » © DR

Beaucoup d'études associent fréquence ou durée avec un engagement problématique, ce qui est un raccourci. Ainsi, quelqu'un qui entre plusieurs fois par semaine dans un monde virtuel où il est affilié à une guilde de joueurs, qui lui donne la contrainte de jouer à heure fixe, qui accepte un impact plus important dans sa vie quotidienne, peut développer un engagement problématique bien plus important que celui qui joue régulièrement, mais en gardant le contrôle et en n'empiétant pas sur les autres sphères de sa vie.

Ce n'est pas la durée qui est importante, mais ce qu'on fait. Evidemment, tous ceux qui développent une addiction sont de gros utilisateurs, mais tous les gros utilisateurs ne sont pas des « addicts ».

Vous mettez en garde contre... une surévaluation.

Le problème existe, comme en témoigne d'ailleurs le développement de nouveaux centres spécialisés dans le traitement de ces nouvelles addictions. Toutefois, il y a également une tendance, venant de la psychiatrie, à « pathologiser » les conduites de la vie quotidienne en les assimilant à des addictions dites « comportementales », non liées à des substances. Il faut faire la part des choses. Des gens ont des pulsions, peuvent perdre le contrôle. Certains vont se réfugier dans la machine, mais en ressortir rapidement. L'addiction, c'est autre chose. ■

Propos recueillis par
Fr.S



LE DIAGNOSTIC DU DOCTEUR LEMOINE

ATTENTION TATOUAGE*Des encres de couleur supposées nocives pourraient bientôt être interdites en France mais les professionnels protestent*

Le tatouage est devenu tendance, et jamais les tatoueurs n'ont eu autant de travail. Rite initiatique dans une société qui n'en a plus ? Affirmation de son identité, de sa différence ? Esthétisme ? Selon un sondage de l'Ifop (2010), un Français sur dix est tatoué. Parmi ceux qui ne le sont pas, un sur six y pense. Aucune classe de la population n'échappe au désir de tatouage. Pourtant un gros coup de frein à cette pratique risque d'être donné le 1^{er} janvier. Les encres de couleur utilisées par les tatoueurs devraient être interdites en France à la demande de l'Agence nationale de Sécurité du Médicament (ANSM). L'arrêté date du 6 mars dernier. Son application a été retardée car la profession a contesté cette décision mais n'a pas obtenu gain de cause. Cette interdiction tient à un manque de transparence des fabricants par rapport aux colorants utilisés. Seuls le noir, le blanc, le gris, le vert et le bleu – dans des teintes limitées pour ces deux dernières couleurs – devraient passer à travers les mailles du filet. Jusqu'alors aucune législation n'encadrait les encres de tatouage. Cette loi vient combler un vide pour une pratique aussi ancienne que l'homme : Ötzi, notre plus vieil ancêtre, retrouvé congelé dans les Alpes, était tatoué. Le mot « tatouage » vient du tahitien *tatau* qui signifie « frapper ». Le tatouage a été parfois utilisé comme un système de marquage infamant pour identifier les esclaves dans l'Antiquité ou pour numérotter les détenus dans les camps de concentration nazis.

POUR CHOISIR SON TATOUEUR

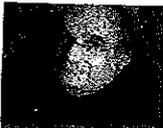
Suivre la règle du *no touch* qui consiste pour le tatoueur à utiliser un matériel stérile à usage unique (gants et aiguilles) pour chaque tatouage, mains lavées, peau désinfectée.

PHOTO : WILLIAM BEAUCARDET POUR « LE NOUVEL OBSERVATEUR »

Rejoignez-nous sur www.pourquoi-docteur.fr l'actualité médicale décryptée par les médecins et les conseils des meilleurs spécialistes.

De nos jours, les jeunes considèrent le tatouage comme un art, visible sur la peau de leurs idoles – du sport ou du show-business – mais aussi sur celle des traders new-yorkais ou britanniques. Plus que le piercing, que certaines mères aux oreilles percées ont du mal à condamner, l'envie de se faire tatouer peut engendrer des conflits entre enfants et parents. Ceux-ci doivent regarder ce phénomène sans hystérie. Passé l'argument (pas forcément exact) « un tatouage c'est pour la vie », il faut savoir que, légalement, il est interdit chez les mineurs sans accord parental. A cette interdiction s'ajoute celle liée à l'utilisation de certains colorants. Les jaunes, rouges, certains bleus et verts contiennent des additifs dont on ne connaît pas l'origine et qui, injectés dans la peau, passent dans le sang. Le principe de précaution commande de ne jamais se faire injecter un produit dont on ne connaît pas la provenance. La solution serait de traiter les encres de tatouage comme les produits de santé, les colorants alimentaires ou les produits cosmétiques, sous contrôle de l'ANSM. C'est ce principe que conteste le Syndicat national des Artistes Tatoueurs.

Si le tatouage est à la mode, le « détatouage » est en plein essor, en particulier aux Etats-Unis. Près d'un quart des étudiants américains ont un ou plusieurs tatouages et la moitié d'entre eux demandent à l'effacer quelques années plus tard. Il n'y a pas si longtemps, il fallait passer par la chirurgie, voire une greffe de peau, laissant souvent une grosse cicatrice. Aujourd'hui, le laser est le moyen le plus efficace et surtout le plus sûr. En fonction de la taille du tatouage, de son emplacement et surtout de la qualité de l'encre utilisée, une dizaine de séances suffisent pour le faire disparaître. Il est plus difficile de l'effacer sur les peaux mates ou noires. Long et coûteux, le détatouage doit être pratiqué par un dermatologue pour éviter tout danger. ■



LE DIAGNOSTIC DU DOCTEUR LEMOINE

Santé

Vapoter ou pas

L'e-cigarette a conquis plus d'un million d'utilisateurs en France en quelques mois et suscite une polémique. Danger ou médicament ?



Il faut être catégorique. Le tabac est la substance la plus toxique consommée par l'homme. Le professeur Jean Bernard, brillant médecin du xx^e siècle, résumait simplement le problème : « *Si, en une seconde, la planète arrêterait définitivement de fumer, l'amélioration de la santé de ses habitants serait plus importante que toute la recherche médicale des cent dernières années...* »

Mais cesser de fumer est une décision difficile à tenir. Et tout ce qui permet de diminuer la consommation est bon à prendre, que ce soit l'augmentation du prix du tabac, la contre-publicité, ou encore l'e-cigarette. C'est au nom de ce principe que la Fondation du Souffle, qui réunit les spécialistes du poumon, a décidé de réagir vivement contre les dossiers à charge parus dans les revues de consommateurs fin août. Certes, en aucun cas il ne s'agit de faire de la fumée du « vapotage » (c'est le terme consacré) un nuage inoffensif. Pour calmer le manque, elle contient de la nicotine. Comme dans les produits de substitution que prescrivent les médecins, en gommes ou en patches. Cependant, on peut affirmer que les différents composés de cette fumée sont de 4 à 1 000 fois moins dangereux que ceux de la fumée d'une cigarette traditionnelle. Autre vision

La cigarette électronique, juste moins mauvaise que la vraie et probablement très utile

restrictive de ces analyses, selon les spécialistes du poumon : résumer la dangerosité au seul cancer. Le tabac tue. Beaucoup. Mais en majorité en provoquant une maladie, moins médiatisée que les cancers pulmonaires, et beaucoup plus fréquente : la BPCO, pour broncho-pneumopathie chronique obstructive, méconnue mais qui laisse en permanence deux millions et demi de Français au bord de l'asphyxie. Les cardiologues sont, eux aussi, montés au créneau : pour diminuer la mortalité par infarctus ou AVC, l'e-cigarette leur paraît une alliée efficace, à défaut d'être parfaite. Certes les études sur de longues périodes manquent pour affirmer l'innocuité, tout comme la dangerosité. Les seules dont on dispose concernent l'efficacité à court terme. Avec moins de 10% d'arrêts définitifs à trois mois, il n'y a rien de miraculeux. En revanche, près de 50% des gros fumeurs déclarent avoir diminué leur consommation de moitié grâce à la cigarette électronique. D'excellents chiffres par rapport aux résultats que donnent les méthodes traditionnelles. Reste un très grand vide légal. Fin juin, les députés ont adopté une loi, en attente d'examen au Sénat, pour interdire la vente aux mineurs. De leur côté, les députés européens souhaitent que l'e-cigarette soit vendue par les pharmaciens. Et les Britanniques affirment qu'elle est un médicament de sevrage qui doit être soumis au processus d'autorisation de mise sur le marché. Ce n'est pas le choix de la France, sans doute avec juste raison. Les processus d'obtention d'une autorisation seraient trop longs et coûteux. Ils condamneraient l'avenir d'un moyen qui ne remplacera jamais, il faut le répéter, l'arrêt complet, mais qui sauve des vies chaque jour. Ce sont les expertises en cours qui jugeront de l'efficacité réelle de ce phénomène.

DR JEAN-FRANÇOIS LEMOINE

Rejoignez-nous sur www.pourquoidocteur.fr l'actualité médicale décryptée par les médecins et les conseils des meilleurs spécialistes. Et retrouvez Jean-François Lemoine sur Europe 1, le dimanche de 13h à 14h dans **POURQUOI DOCTEUR ?**, l'émission qui permet de répondre à vos questions sur la santé



TQ